

Partager 



LA VIE D'APRÈS

Victimes du terrorisme, ils ont 15, 17, 20 ans... Un jour, à Bruxelles, à Nice ou au Liban, leur vie a volé en éclats à cause d'un attentat.



 **Aziliz Claquin**
 **Laurent Cousin**

Que l'attaque les ait touchés directement ou à travers un proche, qu'elle date de deux ou dix ans, elle reste une plaie qui leur fait mal et les empêche d'avancer. Créé par l'Association française des victimes de terrorisme (AFVT), le programme *Papillon* est un séjour thérapeutique qui rassemble des jeunes francophones pour une semaine d'été,

sur trois années consécutives. Objectif : délier la parole sur l'attentat et ses conséquences, et tisser des liens entre des jeunes qui ont beaucoup à partager. Dans un écrin de montagnes paisible et grandiose, ils ont avancé ensemble, s'ouvrant aux autres et parfois à eux-mêmes lors de groupes de parole, d'ateliers artistiques et d'activités sportives. Ils ont accepté de partager leur histoire.



Zakaria
23 ans, Maroc

“ Mon père a été tué en 2003 à Casablanca dans un attentat terroriste. J'avais 7 ans. Je l'attendais, il n'est jamais venu. Je n'ai jamais abordé le sujet avec ma mère, ni avec ma sœur, ni personne. Mais je me battais avec tout le monde, j'avais la rage. L'année dernière, avec le programme *Papillon*, je suis sorti de mon cocon. J'ai osé parler, les autres aussi, ça m'a aidé mentalement. Ici, on rencontre des jeunes qui ont traversé la même chose, qui ne vont pas se moquer. Même si c'est difficile de parler, il faut le faire. J'aimerais que les nouveaux venus gagnent confiance en eux, autant que moi l'an dernier.”



Jérémie
15 ans, France

“ J'étais sur les Ramblas à Barcelone en août 2017, quand une camionnette a foncé dans la foule. Dans ma colo, on nous avait prévenus : « On est en vigilance orange, soyez prudents. » Mais on n'y pensait pas. D'un coup, on a vu une camionnette, entendu des cris. On a d'abord pensé à un accident, mais tout le monde courait, c'était la panique, alors on s'est cachés. D'abord dans un magasin, puis à six dans des toilettes... Il y avait beaucoup de gens par terre, des morts... Je sais que depuis, quelque chose a changé en moi, mais je ne sais pas comment. L'attentat, je n'y pense pas, mais je fais beaucoup de bêtises, je me mets dans des galères... Je ne sais pas si c'est lié. Ça m'intéresse de parler avec des gens qui connaissent un peu ce que j'ai vécu.”



Jhanelle
18 ans, France

“ J'étais sur la promenade des Anglais à Nice avec ma famille le 14 juillet 2016. Quelques semaines après l'attentat, mon petit frère allait très mal. Ma mère l'a inscrit à *Mimosa*, un programme thérapeutique pour les enfants. J'ai vu que ça l'avait beaucoup aidé, et j'ai compris que même si je n'avais pas de blessures physiques, même s'il y avait des cas plus graves, j'avais aussi besoin d'aide. Je ne pouvais plus sortir la nuit, encore moins près de la mer. Certaines sensations me faisaient revivre l'attentat : une camionnette blanche, un bruit de pétard, une odeur de brûlé, certains parfums... La nuit du 14 juillet, je me suis assise sur un cornet de glace. Ensuite, la moindre goutte froide sur ma peau me projetait là-bas. Même s'ils sont à l'écoute, beaucoup de gens ne comprennent pas que c'est long de se remettre d'un tel événement. La culpabilité d'être en vie quand on a vu des gens morts, des petits enfants... Le programme *Papillon* m'a libérée. J'ai compris grâce aux psychologues qu'il ne faut pas oublier l'attentat, mais l'accepter et en parler aux bonnes personnes. C'est comme après un film d'horreur : à force de le raconter, il devient moins terrifiant. Je vais mieux, même si j'évite la foule, et cherche les sorties de secours, où que je sois. L'attentat a changé l'ambiance à Nice, il y a plus de méfiance, de racisme. La haine, c'est pire que tout. Avec l'AFVT*, nous avons rencontré à New York des victimes des attentats du 11 septembre 2001. C'est une mentalité différente : ils ne disent pas « victimes », mais « survivants ». Je ne suis pas une héroïne. Mais j'essaie de m'inspirer de leur philosophie pour ne pas me victimiser et gagner une force intérieure. J'ai perdu de l'insouciance, je sais que je n'ai qu'une seule vie, et je la vis plus intensément qu'avant.”

* Association française des victimes du terrorisme, qui propose notamment les programmes *Papillon* et *Mimosa*.



Assia
18 ans, Algérie

“ Mon père a été gravement blessé dans un attentat en Algérie. C'était en 1997, trois ans avant ma naissance. La bombe a explosé dans un marché, tout le monde a été tué, sauf mon père, qui a perdu sa jambe et a été brûlé au troisième degré. Il a vécu une très longue convalescence, et subi beaucoup de souffrances. Ce qui s'est passé est injuste. On ne pourra ni oublier ni pardonner. Quand j'ai fait l'année dernière mon premier séjour *Papillon*, j'avais peur, car je ne connaissais personne. Mais après une journée, j'ai osé parler et je me suis sentie heureuse. Dans le groupe de parole, on peut partager notre histoire. *Papillon* est un projet magnifique. Et là, je retrouve des amis! Surtout Merry. On est en contact tous les jours, mais c'est compliqué de se voir pendant l'année, car elle vit au Liban et moi en Algérie.”

“ J'ai connu Assia et le programme *Papillon* dans une association d'aide aux victimes en Algérie.

Je comprends tout en français, mais je ne parle pas couramment. Je n'ai jamais vu mon père, il a été assassiné deux mois avant ma naissance. Un groupe terroriste lui a tiré dessus et l'a égorgé à la sortie de son travail. Il était militaire. Ma mère et mes grandes sœurs m'ont parlé de lui. Il y a de la tristesse dans ma famille. Et grandir sans père, c'est dur. Je ne sais pas ce que « Papa » veut dire.”



Ikram
21 ans, Algérie

“ J'étais à 6 mètres de l'épicentre de l'explosion dans le métro de Bruxelles en mars 2016.

Je venais de passer une nuit blanche et de m'engueuler avec ma famille, qui m'avait dit: « Dégage! On ne veut plus te voir! » Il y a eu l'explosion, et j'ai perdu conscience quelques instants. Les flammes m'ont réveillé. J'étais en panique, mais mon instinct de survie m'a aidé à m'en sortir. J'ai perdu une grande partie de mes cheveux, pas à cause d'une brûlure, mais du stress. C'est pour ça que je porte toujours une casquette. Le pire, ce n'est pas l'explosion. C'est la suite. Je n'ai rien perdu dans l'attentat... sauf ce que j'avais réussi à construire jusque là. J'ai dû arrêter mes études, mes projets, car je n'arrivais plus à me lever, ni à me déplacer. Dès le réveil, je voulais de l'alcool, de la drogue, pour ne plus y penser. Les images et les sensations me revenaient comme si j'étais encore dans la rame. Pendant un an, je n'ai pas pu prendre le métro, je parcourais Bruxelles en skate, parfois trop vite, pour me sentir vivant. Je me posais en boucle des questions: pourquoi moi? Qu'aurais-je pu faire pour éviter ça? Qui serais-je si ça ne m'était pas arrivé? J'ai passé deux ans en hôpital psychiatrique. Je veux recommencer ma vie normalement. Je ne pensais pas raconter aux autres ce qui m'est arrivé, mais je l'ai fait. On s'est vite attachés les uns aux autres. J'aurai besoin d'aide toute ma vie. J'ai essayé d'oublier l'attentat, mais c'est impossible: à un moment, ça nous pète à la figure. L'attentat fait partie de moi, de mon histoire. Il restera, comme une cicatrice.”



Loïc
20 ans, Belgique



Merry
17 ans, Liban

“ J'ai rencontré Assia grâce au programme *Papillon* l'année dernière.

Comme on parle toutes les deux arabe, elle m'a aidée à traduire, et on est devenues amies. J'étais triste quand j'ai raconté mon histoire au groupe de parole, mais je me suis sentie soulagée. Il y a deux ans, des kamikazes ont fait exploser plusieurs bombes d'affilée dans la rue devant chez moi. Mon père est sorti pour aider les gens touchés par la première explosion. Il a été blessé, puis tué par les suivantes. J'étais dans la maison, où il m'avait demandé de rester, mais j'ai vu beaucoup de choses. Ma mère fait tout maintenant chez moi, mais elle est malade à cause du choc. Moi, j'ai des problèmes de sommeil, je revois des images... Je ne peux pas dormir seule dans une chambre.”



Vincent
17 ans, France

“ J’étais à Nice le 14 juillet 2016. Mais le plus dur pour moi, c’est qu’une semaine après l’attentat, ma copine est morte dans un accident de voiture. Je n’étais pas avec elle à Nice, et on ne s’était pas revus depuis avant l’attentat. On n’avait fait que se disputer par messages. Après son décès, j’ai passé une année entière à ne penser qu’à elle... J’ai voulu traverser la Nationale 4 au moment où passait un camion, car je souffrais, et je ne veux pas souffrir. Je ne veux plus m’attacher à personne, et je ne veux pas souffrir, même quand je mourrai. Je ne pensais pas à ça, avant l’attentat. Mais à Nice, j’ai vu des gens souffrir et mourir. J’ai quelques souvenirs, qui viennent et qui repartent, mais je n’y prête plus attention. Je voudrais devenir pompier ou gendarme, pour aider les gens, comme une sorte de vengeance sur ce qui s’est passé. Je m’en veux de ne pas avoir davantage agi sur place, même si c’était la panique, la confusion... Je voudrais pouvoir revenir en arrière, grandir et revivre cet attentat aujourd’hui, pour sauver des vies, ou au moins aider les personnes pour qu’elles partent un peu plus sereines. Ici, je peux parler de tout ça sans me sentir jugé. On se comprend, on se reconforte, et on est bien accompagnés.”



Bassel
19 ans, Liban

“ Le 27 juin 2016, je dormais dans ma maison quand, vers 4 heures du matin, j’ai été réveillé par un grand bruit. Je suis sorti voir, avec deux voisins. Il y avait deux personnes à terre dans la rue, mais il faisait nuit, on ne voyait rien. On ne savait pas ce qu’il s’était passé. Un garçon de 20 ans s’est alors approché de moi. On a échangé un regard, et il a dégoupillé une bombe, à un mètre de moi. J’ai sauté en l’air, je suis retombé sur la tête. J’étais allongé, les yeux ouverts, je voyais les morts autour de moi. Mes oreilles bourdonnaient, je voyais tout en jaune. Ma mère est sortie, elle s’est mise à crier. Mes parents m’ont mis dans leur voiture. On a roulé 200 mètres avant qu’explose une nouvelle bombe derrière nous. Il y a eu quatre explosions d’affilée dans ma rue, qui touchaient à chaque fois les gens venus aider les victimes de l’explosion précédente. Mes parents m’ont emmené dans quatre hôpitaux avant qu’on puisse me soigner, car j’avais de grosses blessures. J’ai passé vingt jours à l’hôpital, trois mois avec des béquilles. Ces attentats ont tout changé, j’y pense tout le temps. Dès que je vois cette rue, devant chez moi, ma tête répète. Je suis toujours inquiet, sur mes gardes. Ici, j’aime parler avec les autres. Et je suis loin de ma ville, ça me permet d’oublier un peu.”

EN COULISSES

Pour notre reporter Aziliz, ce séjour Papillon fut « intense et joyeux ». Joyeux, oui, car « avant d’être des victimes, les bénéficiaires du programme sont des jeunes, qui se vannent, font des selfies devant la montagne, jouent au foot et se lancent dans de grands comparatifs des gastronomies de leurs pays respectifs. » Aziliz a aussi beaucoup échangé avec l’équipe encadrante (psychologues, animateurs sportifs...) et observé que chaque moment du séjour peut aider les jeunes à avancer, comme lors de cet acrobancie où « concrètement, ils se sont tendu la main pour surmonter leur peur ensemble, en se jetant dans le vide entre deux arbres. »



bayard
14-19 ans

PHOSPHORE

2 fois par mois

LE MAG QUI T'ÉCLAIRE

LA VIE, D'APRÈS

VICTIMES DU TERRORISME, COMMENT ILS SE RECONSTRUISENT

MAXENSS NE SE CACHE PLUS

LYCÉE RÉUSSIR SON ORAL

EN GRÈVE POUR LE CLIMAT

EN BT!
1000 ANS D'AMITIÉ FRANCO-BRITANNIQUE

M 02011-482 - F - 5,20 €

BIMENSUEL 15 MARS 2019. N° 462 - 5,20 € - ISSN: 0249-8138. Commission paritaire: 0423 K 82967 Lut., Espagne, Grèce, Portugal cont.: 5,45 € - Suisse: 9,40 CHF. Maroc: 60 MAD. DOM: 5,95 €. TOM: 730 XPF